

## La culture de crête ou le contemporain besoin d'encenser

Jean Pierre Girard

Volume 35, Number 3 (207), June 1993

Voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31512ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Girard, J. P. (1993). La culture de crête ou le contemporain besoin d'encenser. *Liberté*, 35(3), 79–86.

JEAN PIERRE GIRARD

## LA CULTURE DE CRÊTE ou le contemporain besoin d'encenser

Une semaine faste, quelque part à l'automne dernier, faut que je te raconte.

Joie : mes avoirs et mon emploi du temps me permettent deux spectacles en cinq jours. Le premier, professionnel : *La légende de Jimmy*, opéra-rock de Michel Berger et de Luc Plamondon, à la Place des Arts ; le second, amateur : *Amadeus*, pièce adaptée et mise en scène par Éric Boulay, au Centre culturel de Trois-Rivières.

D'abord, bon, te dire que les deux shows ne possédaient rien de transcendant, mais qu'il s'agissait de prestations honnêtes ; toutes proportions gardées, les moments fulgurants de l'opéra-rock valaient bien ceux de la pièce, et vice-versa. Certaines situations, notamment relevant de la scénographie, étaient même particulièrement réussies, fécondes, alors que d'autres — longueurs navrantes ; sempiternelle tentation d'étirer la sauce, croyance juvénile que la pléthore finira par faire le tour du sens, qu'on ne peut pas, décemment, couper, et puis d'abord, où ça, hein ? — faisaient regretter un bouquin à l'écriture ramassée, mais dans l'ensemble, je le répète, deux soirées potables.

C'est au terme de la première d'entre elles (*La légende...*) que certains événements m'ont rentré dedans.

Fin du spectacle, donc, le rideau lentement se ferme.

Mais avant la fermeture complète, avant même que je n'aie entrepris de souligner le travail par quelques applaudissements mérités, mes voisins, dans les rangées de devant, de derrière, partout (mais graduellement, et par grappes, c'est sans doute important de le noter), mes voisins se levaient, exultaient, les salves fusaient, muaient le lieu en clip métal, et quelques audacieux en vinrent même à siffler leur bonheur — ce qui, en Amérique, tu te souviens, représente un assez plantureux vivat.

Me suis dit : ben mon colon, tu l'as dans l'œil ; t'en as manqué une belle. Où t'étais ? Tant mieux, remarque, tant mieux s'ils ont pu discerner un peu de Beau là où tu n'as vu toi-même qu'un rapport qualité/prix acceptable ; tant mieux, c'est assurément le pâté chinois de ce midi, bien trop lourd, c'est ta faute, voilà.

J'en étais encore à m'ainsi flageller, à me rappeler à quel point la qualité d'un show ou d'un livre dépend de la disposition spectatorielle ou lectorielle, à me dire que le four et le succès planétaire sont dans une fluviale mesure redevables de la qualité du public qui les consacre ou condamne, j'en étais encore à ces balbutiements, ouais, j'avoue, que woups, voilà le rideau à nouveau qui s'ouvre. Rappel.

Vachement synchrone, je me dis, il faut sans doute lever nos chapeaux devant ces gens qui n'en perdent pas une, ce Plamondon est un crack ; alors bon, je me recroqueville, me réadosse, me réinstalle, j'écoute et regarde. C'est de la même pâte : quelque chose de figolé, des voix chaudes, de fringants danseurs, de longilignes danseuses, et tiens, une dame, sur la droite, qui remet subrepticement son chapeau — d'où ils sont, par bonheur, les artistes ne peuvent l'apercevoir et en souffrir.

Sitôt après le rappel (tout juste au terme d'un nouveau hurra dense et bref), pendant que je récupérais mes frusques, j'ai relevé la tête, et voilà que, tonnerre, ma

compagne et moi étions seuls au balcon. Fin seuls, je te jure, dans ce lieu immense et déserté, une minute à peine après que le rideau du rappel se soit refermé, moins de trente secondes après la deuxième ovation, tout le monde, pfuit ! J'ai tressailli, tu comprends, je me suis demandé si le prof de philo 301, à l'époque, n'avait pas raison ; si le dix-huit roues qui venait à notre rencontre n'était pas qu'une invention de mon esprit, un avatar de mon besoin d'être aimé, enfin tu vois. Et j'accusais toujours le coup quand une petite matrone bien fardée, bien fagotée, faisant fi de ma détresse, se pointa et nous invita poliment à dégager. Allez, quoi.

Le scénario — sans le rappel et la matrone — fut à peu près identique à Trois-Rivières, quelques jours plus tard.

De là, une huitaine d'évidences, d'hypothèses, de questions, et tu te gênes surtout pour m'éclairer, hein ? Si tu possèdes quelque vérité, ou si tu entres des pistes, tu me le dis, tu ne vas surtout pas imaginer que je pourrais me formaliser d'ignorer une chose que tu sais. Hein ?

\*

D'abord, de deux choses l'une :

- 1) Ces spectacles, pour les gens qui les ont vus, sont parmi les meilleurs qu'ils aient vus de leur vie ; pas d'autres explications. (Ce serait troublant, certes, mais ça expliquerait le dithyrambe — et puis, entre nous, je veux bien : quand ce n'est pas le pâté chinois qui nous aveugle, c'est autre chose ; ces trucs-là arrivent, et mon regard n'en vaut qu'un autre.) Cette première hypothèse m'apparaît cependant farfelue.
- 2) Les gens qui ont vu ces spectacles sont des tarés mur à mur qui applaudissent parce que leur voisin

applaudit, parce qu'il est de bon ton de le faire, parce qu'une caméra peut-être les scrute ; ils se lèvent quand d'autres se sont levés ou parce que leur beau-frère est sur la scène ; ils estiment en outre que ce à quoi une majorité ne s'est pas ralliée est nécessairement faux — donc ils prennent toujours leur rang, c'est moins d'ouvrage. (Je précise que cette seconde hypothèse, aussi plausible soit-elle, semble aussi tordue que la première.)

Mais encore.

- 3) Qu'en est-il de la magie dans un spectacle où les rappels sont prévus d'avance ? J'aime le travail et la réflexion, je le reconnais et le clame, mais les fées, mon Dieu, l'instant magique où l'expression artistique me défonce d'une manière si singulière, si apaisante. C'est encore pour ça que je vais voir un show, moi. Et c'est sûr que ça dépend de l'âge du Capitaine, des dessous parfumés de la Duchesse, des détails. On barbote ici dans le totalement imprévisible. Et puis, dans les meilleurs spectacles de ma vie, pas ma faute, je perds jambes et voix. Le faite de l'éloge, le dé de lumière dans la voûte, touche au silence. Il y a toi, vissé à ton fauteuil, et l'art qui te renifle, alors tu bouges surtout pas. Mais bon.
- 4) Comment est-il possible d'avoir été *habité* par une émotion et arriver à s'en *sortir*, littéralement, dans un délai aussi court ? Accessoirement : pourquoi cette grâce — tu imagines le temps « épargné » — ne m'est-elle pas accordée ?
- 5) La fureur des bravos avait-elle quelque chose (on présumera : pour l'essentiel) à voir avec les spectacles ? Qu'est-ce que ces gens célébraient, au juste ? La vénération qu'on semble *désirer* vouer aux person-

nages publics, aux vedettes — le culte de l'auteur, en quelque sorte, entretenu pour la piasse par des « gérants » qui sont parfois des « éditeurs » —, peut-il interférer entre l'œuvre (cette entité qui devrait rejoindre personnellement le spectateur, le rejoindre dans les replis, et donc, profondément) et ceux qui tentent le contact avec elle ?

- 6) Qui donc est-ce que ça dérange à ce point que je prenne un moment pour respirer et enfiler ma tuque à la PdA ? Le veilleur de nuit ? Hydro-Québec ? Si on veut vraiment faire le zinzin, je dirai que j'ai acheté du temps en même temps qu'un show. La prochaine matrone qui me casse les nénettes parce que j'ai pris une seconde pour ressentir, c'est assez dommage, mais je l'embroche.
- 7) a) Le « sens critique », nécessairement vertical (et c'est très bien ainsi, même si cette verticalité est le boulet qu'à jamais il traînera), est-il une donnée floue, évasive, qui sert une caste, des gens de tours, lesquels se tirent dans les pieds en se voulant au-dessus du sentiment, de l'émotion primaire — certains diront : « la vraie », « la simple », « la seule » ?
- b) Et la mère du sens critique (l'approche intellectuelle des phénomènes, qui est dans une égale mesure raillée, crainte et abhorrée, donc toujours logée artificiellement au-dessus du commun et perçue autrement que ce qu'elle est : *l'un* des nombreux sentiers d'apprentissage, *l'une* des voies de signification), en tablant sur l'un ou l'autre des réseaux de sens apposables à une œuvre, propose-t-elle sérieusement qu'une structure — une grille de lecture, par exemple — pourrait convenir à *tous*, et qu'elle épuiserait, ou ferait le tour, du Sens ? (Ce serait unilatéralement faux, tu en conviendras, en plus d'être perfidement attirant.) Et les plus touchants imbéciles,

à ce chapitre, ne sont-ils pas, parfois, les auteurs eux-mêmes, qui pensent maîtriser la pluralité des sens portés par l'œuvre ?

- 8) Et finalement, puisqu'il existe une infinité de manières « d'habiter » un espace — beaucoup plus de manières que d'individus, en fait —, ces salves un tantinet hystériques pourraient-elles illustrer l'émergence (ou plutôt la consécration), d'une espèce de *culture de crête* ? une totale disjonction entre les motivations susceptibles de pousser à l'acte (ici : applaudir, se lever, etc.) et les vertus réelles du « produit » lui-même, une fois acheté, consommé ?

Poser la question plus simplement ? O.K. Le besoin de jouir *immédiatement* est-il propre à biaiser la valeur d'un spectacle, d'un livre, d'un film ? Plus crûment ? Dans quelle mesure la crainte de s'être fait fourrer influence-t-elle le plaisir lié à la consommation d'un « produit » ? Plus sérieusement ? Est-il possible que quelqu'un, quelque part, voie d'un assez bon œil la présence de ces exutoires, ces *candies*, qui confinent à la surface, qui visent précisément à faire oublier, ou avaler, les problèmes de fond ? Est-il possible que de part et d'autre (qui donne ; qui reçoit), on prenne goût à ces *candies* ?

Rien comme l'apathie pour assurer la stabilité, tu le sais. Rien comme un nanane pour fermer une gueule.

\*

Quoi qu'il en soit, et à la suite de ce que, faute de mieux, je nommerai un singulier *désir de surface* qui amènerait à ne vouloir *connaître qu'approximativement*, peut-être assistons-nous, toi et moi, au jaillissement d'un phénomène beaucoup plus important qu'il n'y paraît : des attitudes aux incidences capitales, ne fût-ce qu'en regard de notre conception toute individuelle de l'art —

ce qui, à proprement parler, serait déjà la fin d'un monde, évidemment. Ce phénomène est probablement attiré vers le bas, vers le nivellement (un hédonisme exacerbé : l'orang-outan qui enfonce le bouton d'orgasme jusqu'aux yeux convulsés), par ceux qui bénéficient d'une forme de pouvoir et qui sont eux-mêmes animés par une certaine conception de la productivité et du rôle de l'être humain sur cette terre — en gros : te contenter assez pour te faire devenir ce qu'une structure attend de toi. (Dans cet ordre d'idées, supprimer la philosophie et miner le développement du sens critique en le banalisant ou en le ridiculisant est absolument logique : tous les deux sont inquiétants pour un système.) Assister à ce jaillissement, donc, mais aussi, et c'est là que ça importe, à une espèce de *valorisation du survol*, appuyé sur le dénigrement de son envers.

Tu devineras où je veux en venir.

Ces attitudes, illustrées ici par un exemple tout à fait discutable, s'opposent carrément aux credos anciens (le *Gnôthi seauton* de Socrate, et puis la connaissance des Écritures, de la Nature, des émotions, des techniques, etc.), où le Savoir dans toute sa prodigalité et son aspect vital, nécessaire, sérieux, est valorisé.

Dans cette logique, les réactions plurielles devant la chose applaudie, célébrée, n'auraient plus rien à voir avec la chose elle-même, mais plutôt avec le besoin viscéral d'accéder rapidement à un ersatz de la Beauté (fût-ce d'une manière fantasmatique). Le besoin, par extension, d'éprouver quelque chose, et puis, surtout, surtout, d'exprimer ; le besoin de loger dans l'espace une manifestation concrète de sa propre existence.

Cela pourrait sans doute être accolé à une sorte de désarroi de l'imaginaire (celui de chaque individu) ; une errance dans laquelle dénicher du Beau (même là — et peut-être surtout là — où il y en a peu), serait chargé d'une intransigeante signifiante pour qui lit. (« Qui lit » :

dans mon idée, ça veut dire qui *fait à soi* les œuvres ; qui consent à *entrer ailleurs*.) « Cela pourrait sans doute », mais je ne m'y arrête pas ; tu sais à quel point ces éventuelles réponses, ces pourquoi, m'emmerdent.

Car en réalité, vérités ou fadaïses, nul être à peu près intègre n'osera affirmer que cette quête-là serait moins juste, moins signifiante, moins « pure », que toutes celles qui faisaient et font transiter le concept du Beau par la voie critique, la réflexion. (Là n'est surtout pas la question, du reste, et ce serait un piège que d'ainsi la formuler, car ça tendrait à suggérer l'existence d'une Voix Royale de l'interprétation ; une *bonne manière de*. Toujours, faudra se méfier de cette *bonne manière*.) Il y a cependant ici deux modes de lecture et d'inscription dans le monde, et ça, c'est indéniable. Ces modes sont non seulement différents, mais antagoniques : on verrait mal comment une structure de conflit pourrait être évitée entre deux visions aussi stupidement exclusives du Plaisir et de la Connaissance. Reste à se demander si on tient à éviter les structures de conflit. Elles aussi sont spectacles. C'est confondant de bêtise.

Par ailleurs, si toutes les hypothèses risquées plus haut sont autant de questions mal foutues, inutiles, qui empêcheraient par exemple de bien ressentir l'instant (ce qui, ma foi, est tout à fait possible), eh bien une seule autre explication tient le coup : on encense parce qu'on a payé, c'est tout. Et si on a payé très cher, on encense en bout de cri. Bout de cri ? C'est terroir ; ça veut dire gérimboire.

Ce que j'en pense ? Simple. M'est avis que si tu continues à réfléchir, ne serait-ce que dans l'égoïste objectif d'éviter de te faire passer trop de sapins, le nombre de gens dont tu engraisseras les ulcères sera exponentiel. En pétard, ils seront.

Cela aussi, néanmoins, tu as raison, est éminemment plausible.